



La performance jouée par Elina Kulikova le jour de l'invasion russe, au centre Voznesensky de Moscou, basée sur un texte de la poétesse féministe russe Oksana Vasyakina. DR

Le conflit en Ukraine les a placés dans le camp des agresseurs. Or les artistes russes contemporain·es sont depuis longtemps perçu·es comme des menaces, voire des ennemi·es pour le Kremlin

LES EXILÉ·ES DE L'INTÉRIEUR

EMMANUEL HADDAD, PARIS

Série d'été ▶ C'est vrai, dans le sillage de l'invasion de l'Ukraine par l'armée russe démarrée le 24 février, de nombreuses institutions occidentales ont décidé de boycotter les artistes venant du pays agresseur, au risque parfois de flagrants délits d'absurdité. «En Italie, aujourd'hui, être un Russe est considéré comme une faute. Et apparemment, même être un Russe décédé», a souligné avec ironie l'écrivain italien et professeur de littérature Paolo Nori, à qui l'université Milano-Bicocca a demandé de «reporter» son cours sur Dostoïevski.

De nombreux artistes en chair et en os ont aussi senti la vague de réprobation unanime à l'Ouest contre la guerre menée par le Kremlin. De la musique classique au théâtre en passant par le cinéma, on ne compte plus les spectacles déprogrammés des festivals britanniques, français ou américains et les artistes russes mis·es au ban en raison de leur passeport.

Mais parlez de boycott à Elena Gordenko, jeune critique de théâtre russe

exilée en France, et elle tient à remettre les choses dans leur contexte: «Le seul régime qui boycotte réellement la culture russe, c'est celui de Vladimir Poutine!» Assise à une terrasse parisienne, elle montre la liste qu'elle compile au quotidien de toutes les institutions et personnalités culturelles qui ont dû fermer ou démissionner avant, pendant, et après le début de la guerre que les Russes ne peuvent nommer sous peine de sanctions, et précise: «Le gouvernement russe ne veut plus soutenir la culture contemporaine, car l'art contemporain parle de liberté d'expression, ce qui en fait une menace à ses yeux. Il est dans le culte d'un soi-disant âge d'or de la culture russe classique, si bien que le boycott de cette culture en Occident sert plutôt sa propagande.»

Tromper le FSB

Loin des auteur·trices classiques, la scène contemporaine russe fourmille d'initiatives visant à décortiquer les tabous et les idées reçues de la société russe et à déconstruire les recoins les plus sombres de son histoire et de son

présent. Certain·es, des Pussy Riot à Voïna («la guerre»), sont mondialement connu·es pour leurs performances aussi osées que dangereuses pour leur sécurité.

«Le pire, c'est de se sentir dans la peau de l'agresseur. Tu t'interdis de t'apitoyer sur ton sort car des gens meurent» Elina Kulikova

D'autres s'engagent de façon discrète et subtile. Mais toutes et tous ont été directement menacé·es lorsque la guerre en Ukraine a démarré. «Mes ami·es les plus engagé·es politiquement sont parti·es immédiatement après le premier jour de l'invasion. Ils et elles ont pris le premier billet pour quitter la Russie», livre ainsi Elina Kulikova, 24 ans, jeune talent du théâtre

documentaire russe elle aussi exilée en France. Sa courte mais brillante carrière, elle l'avait jusqu'ici dédiée à ce qu'elle nomme sa «mission»: «Nous avons grandi avec cette idée que l'on doit se battre contre le régime, mais j'avais choisis des méthodes plus subtiles, car agir de manière frontale était le chemin le plus rapide vers la prison. Quoiqu'il en soit, je faisais partie de cette bulle de Moscou et Saint-Petersbourg qui pratiquait l'art politique, avec l'idée qu'il y aurait toujours une nouvelle injustice à combattre. Mes créations parlaient donc des manifestations réprimées en Biélorussie, du sort réservé aux personnes LGBTQIA+, de féminisme, mais le tout avec une approche poétique, afin qu'un membre du FSB (*les services de renseignement intérieurs*, ndr) venant à ma pièce ne comprenne pas ses messages politiques sous-jacents.»

Aujourd'hui, Elina Kulikova, artiste engagée contre l'autoritarisme de Poutine, subit les effets de sa dérive guerrière à double titre: «Le pire, c'est de se sentir dans la peau de l'agresseur. Tu t'interdis de t'apitoyer sur ton sort

parce qu'il y a des gens qui sont littéralement en train de mourir sous les bombes en Ukraine. C'est incomparable. Or c'est dur psychologiquement, car tu sens malgré tout que ta vie a été ruinée par un fou.»

Le théâtre pour manifester

En quelques semaines, Elina Kulikova a dû tout quitter pour fuir, d'abord en Géorgie, puis en France. Si elle concède ne pas avoir pensé «que ça irait si vite», la jeune dramaturge se préparait depuis longtemps au pire. Car en Russie, le 24 février n'a été que l'apogée d'une longue descente aux enfers en termes de libertés sociales, politiques et artistiques. «Un an avant la guerre, le partenariat entre mon université et une université américaine a été rompu et les libertés se sont estompées. ***

«FACE B» 2/7

Cet été, le Mag se penche sur les étonnants versos, envers ou prémices de la culture contemporaine. **CO**

*** En parallèle, il y a eu l'enfermement de journalistes indépendant·es, l'emprisonnement d'Alexeï Navalny, puis la fermeture de l'ONG Mémorial, avec qui je collaborais pour un projet artistique. Avec le recul, on réalise que toutes ces étapes répressives étaient des signes préparatoires de l'invasion de l'Ukraine.» Elina Kulikova a pris la décision de partir quand la répression s'est abattue sur Mémorial, en décembre 2021, mais elle voulait le faire en beauté. «Je préparais ce qui devait être une de mes dernières créations, basée sur un texte de la poétesse féministe russe Oksana Vasyakina. La première avait lieu le soir du 24 février, au centre Voznesensky de Moscou. Or à 5 heures du matin, la Russie a attaqué l'Ukraine!»

Elina Kulikova s'est engagée sur la voie du théâtre documentaire, popularisé au début des années 2000 en Russie – «au même moment que l'arrivée de Poutine», précise-t-elle – par Elena Gremina et Mikhaïl Ougarov, fondateur-trice de Theatre.doc, un lieu dédié à ce mouvement théâtral. Du théâtre épuré, fondé sur la technique du verbatim, soit des témoignages ou des archives non modifiés sur des sujets

comme le goulag, la guerre en Tchétchénie ou le fléau de la toxicomanie... Bref, des mots au plus près du réel russe. «Je pensais qu'à travers ce théâtre qui disait la vérité, on pouvait provoquer du changement social», dit-elle.

Un sentiment d'échec

Masha Sapizhak a aussi grandi à l'ombre de Theatre.doc. «C'est le genre de théâtre que je veux faire car on est au plus proche de la réalité. Or en Russie, le théâtre est d'habitude cantonné aux récits du passé. Là, on peut non seulement refléter le réel, mais essayer de le transformer», dit-elle par la messagerie WhatsApp depuis Tbilissi, la capitale géorgienne où elle vit en exil. Oser refléter le réel, dans un Etat autoritaire en train de basculer vers le totalitarisme, c'est déjà entrer en dissidence: «Le théâtre, c'était en soi une façon de manifester. Dans une discussion entre collègues du théâtre documentaire, l'une de nous a dit qu'elle ne s'était jamais positionnée comme militante, mais que les sujets qu'elle choisissait, comme les LGBTQIA+, la violence policière ou l'environnement la rendaient automatiquement militante.»

Jusqu'à présent, ce mouvement théâtral passait tant bien que mal entre les mailles du filet répressif. Les pièces les plus engagées n'étaient pas annoncées dans les programmes officiels. Tout se faisait par la bouche-à-oreille, ce qui limitait de fait leur potentiel de

«On a eu la sensation qu'on n'avait pas réussi à changer la société, qu'on était responsables en tant qu'artistes»

Elena Gordienko

transformation de la société. Au point que pour ces artistes russes, la guerre a été synonyme d'échec. «On a eu la sensation qu'on n'avait pas réussi à changer la société, qu'on était responsables en tant qu'artistes. Mais peu à peu, on

comprend aussi que si on arrête, la situation ne va qu'empirer. On n'a peut-être pas été assez loin, mais actuellement, il y a la possibilité de travailler sur la jeune génération, moins encline à accepter la propagande du régime», veut croire Elena Gordienko.

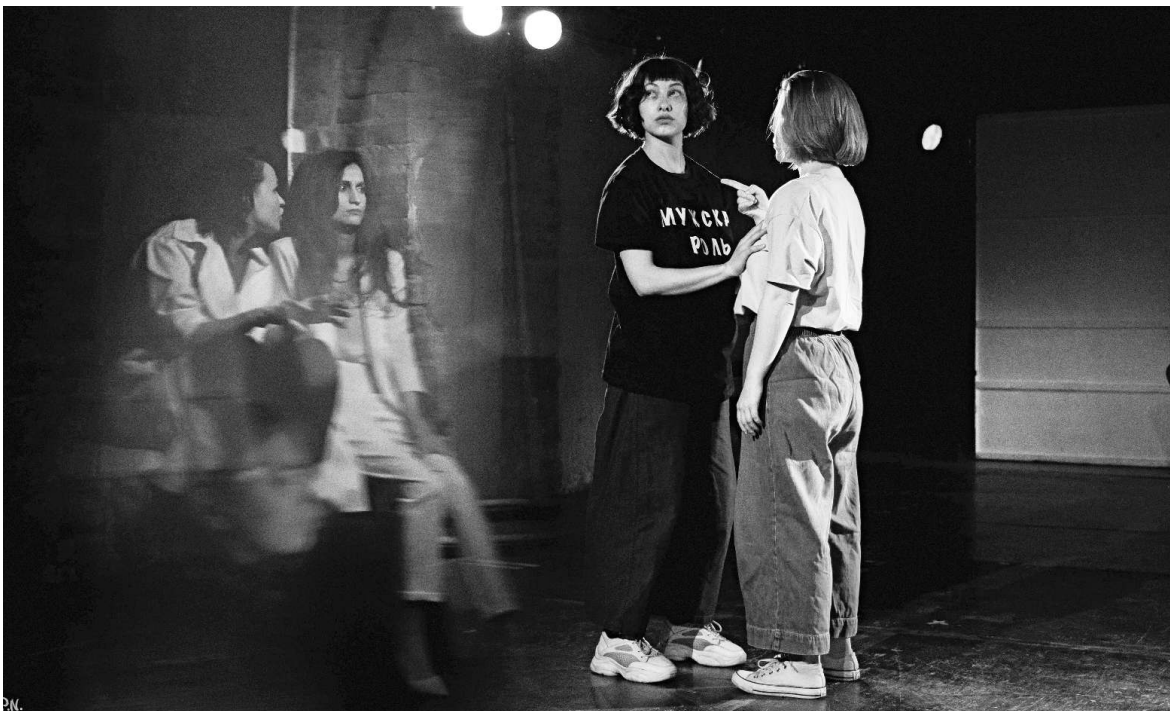
Certain·es poursuivent leur travail de l'intérieur, comme la troupe du théâtre rural de Fomikha, installée dans une ancienne grange de ce village de l'oblast de Vladimir, à 250 km de Moscou. «Leurs pièces parlent de l'histoire des lieux et des familles, de la vie humaine, du bonheur. Ils et elles essaient de changer l'état d'esprit des gens, car s'opposer au discours officiel ne passe pas que par une dénonciation frontale de la guerre, mais aussi par la création d'un discours alternatif pacifiste», poursuit la critique.

«Que tout le monde soit jugé»

Un travail sur le long cours, précise-t-elle, dans un pays où les citoyen·nes ont passé «une sorte de contrat avec l'Etat: tu ne te mêles pas de politique et l'Etat ne se mêle pas de ta vie». D'autres artistes dissident·es n'ont eu d'autre choix que de partir pour des raisons de sécu-

rité. Après sa première le jour du déclenchement de la guerre, Elina Kulikova a envoyé un courriel à toutes les personnes ayant acheté un billet pour la deuxième représentation en les appelant à aller manifester contre la guerre. «C'était fou. On s'est rendu·es place Pouchkine, mais il y avait plus de forces de l'ordre que de manifestant·es.» Après cela, rester devenait dangereux. Selon l'ONG OVD-info, 16 351 personnes ont été arrêtées depuis le 24 février pour avoir exprimé leur opposition à la guerre, qui a déjà tué 5 000 civils en Ukraine selon le bureau des droits humains de l'ONU, bien plus selon les autorités ukrainiennes.

Comment concilier la nécessité de partir avec celle de poursuivre un art politique? Depuis Tbilissi, Masha Sapizhak diffuse sur YouTube une série de vidéos intitulée «InnerVoice» («voix de l'intérieur») où elle lit des témoignages anonymes de l'intérieur du pays. Le 5 avril, son visage fermé débite sur un ton neutre: «Question: as-tu une vision du futur à présent, un rêve? Que cet enfer s'achève. Que tout le monde soit emprisonné, sanctionné, jugé. C'est mon rêve.» I



Masectomy, une mise en scène de Masha Sapizhak sur la question du harcèlement sexuel, présentée à Saint-Petersbourg l'an dernier. POLINA NAZAROVA

Un pont entre artistes ukrainien·nes et russes

Paris ► Fort de son soutien auprès des artistes afghans, l'Atelier des artistes en exil est appelé par les autorités à prendre en charge les Ukrainien·nes. Il demande d'accueillir les Russes à leurs côtés.

«Il me semblait important de soutenir toutes les personnes touchées par la guerre», résume simplement Judith Depaule, cofondatrice de l'Atelier des artistes en exil, centre qui aide les artistes de toutes origines à s'installer en France et à poursuivre leur pratique. «Toutes», c'est-à-dire à la fois les artistes ukrainien·nes et russes, pour lesquels l'Atelier a ouvert deux hotlines et qui, une fois à Paris, ont participé ensemble à une

exposition intitulée «Stop wars» aux côtés d'artistes afghan·es, syrien·nes et d'ailleurs.

«Je ne sais pas pourquoi ce genre de talents ne se barrent pas de la Russie.» Dmitri Kourliandski, compositeur russe réputé, partage un post du blog d'un journaliste officiel le traitant de tous les noms, dont celui d'«abomination libérales». Son crime? «En Russie, j'ai organisé beaucoup d'événements internationaux pour permettre aux compositeur·trices russes d'être connus·es à l'extérieur. Le but ultime était de dresser des posts. Or tout a été détruit.»

Menaçé, notamment parce que sa femme a été journaliste d'enquête sur les prisonnier·ères politiques, il part en France pour

«Dans le monde de l'art contemporain, nous avons toujours collaboré»

Dmitri Kourliandski

la première d'un opéra qu'il a composé et y entend parler de l'Atelier des artistes en exil. «J'ai appelé Judith Depaule, et à ma grande surprise, elle savait déjà qu'on était là, elle nous a tout de suite proposé un logement à Paris pour trois mois.» A l'instar d'Elina Kulikova, le compositeur bénéficie d'un programme du Collège de France pour demeurer légalement sur le territoire. L'Atelier les soutient dans les mille et une complications de l'administration française, et leur propose de retisser des liens avec des artistes ukrainiens.

«À l'Atelier, nous sommes entrés en contact avec une artiste plasticienne de Kiev, qui donne même des leçons à notre enfant! J'ai aussi donné le

contact de l'Atelier à l'un des compositeurs ukrainiens qui avait assisté à mes académies. Dans le monde de l'art contemporain, nous avons toujours collaboré», précise-t-il.

Parmi ces artistes ukrainien·nes, Iryna Beschetnova, dramaturge de 40 ans originaire de Kharkiv, est arrivée en France après avoir vu sa maison détruite par un missile russe et avoir passé de longues nuits dans un couloir de métro. «Je tiens à dire que ce voyage n'a été possible que grâce à des rencontres fortuites avec des personnes aimables qui nous ont aidé·es de toutes les manières possibles», précise-t-elle. Au travers de l'Atelier des artistes en exil, Iryna fait la ren-

contre du théâtre de la Faïence à Creil, où elle prévoit désormais de monter des pièces, notamment écrites après le 24 février. En septembre, elle y démarre un contrat et la municipalité lui a dégoté un appartement pour un an.

Selon Judith Depaule, qui se dit opposée à l'idée de boycott, «au départ, il y a eu un soutien très fort en direction des Ukrainien·nes, en parallèle d'une levée de bouclier contre les Russes, et j'ai l'impression que ça change», ce d'autant plus qu'il y a eu «une hémorragie très importante d'artistes russes qui marquent une rupture avec le régime en place». Parfois, il faut savoir rompre avant de reconstruire. EHD